

CHAPITRE PREMIER

Armand et Lionel sortirent du bois. Ils étaient trempés, boueux, transis. Ils étaient surtout penauds et ne savaient comment leur grand-mère allait les accueillir.

Elle leur avait bien dit de revenir avant le coucher du soleil. Mais les deux garçons s'étaient aventurés loin dans la forêt. Quelques jours auparavant, ils avaient placé des pièges dans des sentiers à peine frayés dans d'épais fourrés. Ce soir, ils allaient se cacher pour tâcher de comprendre pourquoi ils n'avaient rien attrapé encore. Ils voulaient ramener au village un renard, qu'ils se promettaient d'appivoiser.

Ils s'étaient allongés à plat ventre dans la boue de la fin du printemps, une boue glacée qui avait vite imbibé leurs habits. Ils n'avaient rien vu, même si, quelquefois, une ombre passait devant eux ou un bruit furtif trahissait une vie qui s'agitait dans le noir.

Armand était inquiet. À tout bout de champ, il se levait dans l'intention de retourner au village. Mais Lionel, intrépide comme d'habitude, le retenait, l'obligeait à se recoucher, lui enjoignait de se taire. Il était sûr qu'une bête finirait par se prendre dans leurs pièges.

Il était près de minuit quand Lionel lui-même se laissa. Ils revinrent au village. Leur grand-mère, qui les attendait, le visage pâle, assise toute droite dans une grande chaise d'osier, leur intima l'ordre de se laver avant d'aller dormir.

L'année scolaire s'était terminée quelques jours plus tôt. Le Mont-Saint-Louis venait à peine de fermer ses portes pour l'été qu'Armand et Lionel quittaient Montréal, comme chaque année, pour quelques semaines de vacances chez leur grand-mère. Les deux jumeaux attendaient ces journées du début de l'été avec une impatience qui s'exacerbait quand l'hiver refusait de céder devant les poussées d'air tiède de mai et que des plaques de neige lépreuse traînaient encore dans les rues de la ville. Enfin, l'été éclatait dans une débauche de lumière et de couleurs. Les deux garçons passaient alors de longues journées dans les champs et dans les bois, cueillant des fruits, courant derrière les bêtes, s'acharnant à démolir les barrages des castors.

Quand ils se fatiguaient, ils allaient sur les bords de la rivière Richelieu lancer dans l'eau une mince ficelle attachée à une branche effilée. La pêche était presque toujours stérile, mais ils s'engourdisaient dans la chaleur du soleil, tout en regardant, à travers l'entrelacement fin des roseaux, les losanges d'or de la lumière qui frissonnait sur l'eau.

Leur grand-mère, qui les voyait rarement en hiver, les recevait à bras ouverts. Quand ils revenaient de leurs excursions dans les bois ou de leurs parties de pêche dans les étangs voisins, ils s'asseyaient avec elle et l'entraînaient dans une de ces longues conversations dont ils étaient friands.

Leur grand-mère se prénomme Thérèse. Elle avait vécu à Montréal, mais, après la mort de son mari, en 1900, elle s'était peu à peu retirée à Belœil, dans la grande maison ancestrale où elle demeurait maintenant presque toute l'année. Elle aimait ses petits-enfants d'un amour tendre, d'autant plus que sa fille, Louise, la mère des jumeaux, n'avait pas eu d'autres enfants. Les yeux noirs de la vieille femme pétillaient dans un visage étonnamment mat et lisse, que dégageait un chignon gris strictement retenu par une résille presque invisible.

Les jumeaux, s'ils n'étaient pas identiques, se ressemblaient beaucoup, mais grand-mère Thérèse n'avait aucune difficulté à les distinguer. Ils l'aimaient tous deux tendrement. Ils aimaient son accueil, son affection, ses confitures et ses desserts, mais surtout ses mille et une anecdotes sur la famille, la maison, le village et le pays, qui les exaltaient et les faisaient rêver.

Elle leur avait ainsi appris que sa propre mère s'appelait Catherine et son père, Antoine. Catherine, leur avait-elle dit, était arrivée à Montréal toute jeune, au temps de Papineau. Elle venait de Paris, du vieux pays. La mère de Catherine portait un nom peu commun : Amina. Elle était née dans un pays lointain et exotique, l'Égypte.

Amina, racontait grand-mère, était venue de France avec son mari, un colonel nommé Mathieu. Ils s'étaient liés d'amitié avec Papineau et sa femme Julie, qu'ils avaient fréquentés pendant quelques années à Montréal. Le colonel Mathieu s'était attaché à la cause des Patriotes et était devenu pour eux un véritable frère. Il ne s'était pas dérobé, disait grand-mère, au moment de l'épreuve. Il s'était barricadé dans le village de Saint-Denis en com-

pagnie du docteur Nelson et avait combattu avec courage quand les Habits rouges avaient donné l'assaut. Il avait été grièvement blessé et était mort quelques mois plus tard.

Sa fille Catherine s'était alors mariée avec un jeune homme du coin, solide, taciturne et travaillant. « Il s'appelait Antoine, précisait grand-mère, et c'était mon père. »

Grand-mère avait vécu toute son enfance à Belœil et elle s'était longuement promenée dans les bois des environs. Elle avait appris à aimer le paysage souriant de la Montérégie, les seins doucement bombés des collines qui dessinaient, à l'horizon, leurs silhouettes que le printemps recouvrait d'une profusion colorée de pommiers en fleur.

Son père possédait de nombreuses terres dans le village et y était devenu un notable. Elle avait grandi dans cette maison même, entre son père, sa mère, ses frères et sœurs, et surtout sous le regard tendre de sa grand-mère Amina.

Thérèse s'était attachée à sa grand-mère, que certains dans le village persistaient à nommer l'Égyptienne, d'un ton qui oscillait entre l'étonnement et la raillerie. Elle se blottissait contre elle et, quand Amina se tournait et la fixait de ses immenses yeux noirs, elle tressaillait d'excitation, car elle savait que sa grand-mère allait lui raconter encore l'une de ses histoires mystérieuses qui la transportaient dans des paysages magiques et des pays de rêve.

Amina parlait longuement à sa petite-fille de soleil, de déserts infinis, de sables dorés, d'oasis fraîches, de géants qui se battaient à l'ombre de gigantesques pyramides – et Thérèse imaginait alors une montagne deux

fois plus grande que le mont Saint-Hilaire, tout proche, mais aux formes plus géométriques. Amina mentionnait des noms : Bonaparte, Lafayette, Papineau, Duvernay, Lafontaine, que les bonnes sœurs du couvent où Thérèse apprenait à lire, à écrire, à prier et à coudre ne connaissaient pas ou alors prononçaient avec un froncement de sourcils réprobateur.

Grand-mère Thérèse avait ainsi appris auprès de sa propre grand-mère l'art de raconter de belles histoires. Elle savait aguicher à son tour ses petits-enfants, Armand et Lionel, et les deux garçons, depuis qu'ils avaient l'âge de raison, attendaient avec impatience, avec fébrilité, ces moments magiques de leurs vacances à Belœil, quand leur grand-mère disait d'un ton détaché, mais avec un sourire malicieux qui lui chiffonnait les commissures des lèvres : « Un jour, Napoléon Bonaparte a dit à mon grand-père... »

Pendant une heure ou deux, les jumeaux restaient suspendus aux lèvres de leur grand-mère. Et devant leur imagination éblouie se déployait, s'épanouissait, en d'interminables récits aux rebondissements incessants, aux méandres imprévus, un vaste univers habité par des Canadiens, toujours soucieux de protéger leur peuple contre les mille assauts de ses adversaires, mais aussi d'autres races, d'autres peuples, d'autres pays aux couleurs multiples et chatoyantes.

Quand les vacances à Belœil s'achevaient et qu'il fallait revenir à Montréal, les deux garçons, même s'ils étaient tristes de quitter leur grand-mère, retrouvaient avec plaisir leur vaste maison, située rue Panet, non loin de la rue Sherbrooke.

Le père de Lionel et d'Armand, que la bonne de la maison appelait avec déférence « Monsieur Couture »,

régnait en maître sur une des principales études de notaire de Montréal. Il était grand, fort, chauve, et dans leur enfance ses deux fils l'avaient vu porter le lorgnon. Il était imbu de sa condition de notable, avait des amis à l'hôtel de ville, où il aspirait vaguement à se faire élire, et s'intéressait de près à la politique.

Il connaissait mal ses enfants, dont il n'avait pas eu le temps de s'occuper. Mais comme M^{me} Couture insistait pour que, chaque fois que cela était possible, la famille fût réunie pour souper, il lui arrivait de lever les yeux de son assiette pour commenter un événement ou pour critiquer un article de *La Presse* ou du *Canada*. Après 1910, il lut aussi régulièrement *Le Devoir*.

Lionel et Armand, que leur père impressionnait beaucoup et inquiétait vaguement, l'entendaient alors parler de la race, des Anglais, de Wilfrid Laurier, d'Olivar Asselin ou d'Henri Bourassa. Il les critiquait tour à tour et n'arrivait pas à se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre, pour ou contre la politique de l'heure. Sous prétexte de sagesse, il ne voulait pas prendre position dans les polémiques qui divisaient les dirigeants canadiens. Quand ils furent assez vieux pour prendre l'habitude, à leur tour, de lire les journaux, les jumeaux ne tardèrent pas à être effleurés par le soupçon que cette sagesse n'était peut-être que le noble paravent d'une confortable paresse.

Quand septembre arrivait et que le Mont-Saint-Louis rouvrait ses portes, les deux garçons étaient heureux de revoir leurs amis. C'était, pendant quelques jours, de grandes claques dans le dos, des rires, mille et une anecdotes sur l'été qui venait de s'écouler, de fantastiques histoires

de pêches miraculeuses, des mentions de noms de filles avec des clins d'œil. Puis, la routine s'installait et les religieux, qui tenaient d'une main ferme les rênes du collège, continuaient d'instiller dans le cœur de leurs élèves l'amour du pays, l'amour de la langue et l'amour de Dieu.

Le soir, les jumeaux, leurs devoirs faits, allaient jouer au hockey sur une des patinoires du parc La Fontaine, où ils retrouvaient certains de leurs camarades du Mont-Saint-Louis. Une amitié s'était vite forgée entre cinq adolescents. Esioff était grand, solide, plutôt beau garçon. Il voulait toujours briller et tolérait mal de ne pas être le centre du groupe. Arthur, pour sa part, était plus petit, plus mince, plus vif, et déjouait souvent le grand Esioff. Quant à Paul-Émile, que tous appelaient Paulo, il était le plus taciturne des cinq, mais écoutait intensément. Les rares fois où il ouvrait la bouche pour émettre une opinion, tous lui prêtaient l'oreille la plus attentive.

Dans la cour du Mont-Saint-Louis, Lionel, Armand, Esioff, Arthur et Paulo se bagarraient, se réconciliaient et faisaient front commun face aux autres garçons. Comme le collège était bilingue, certaines mêlées opposaient les cinq inséparables aux Anglais. Les coups pleuvaient de part et d'autre, jusqu'à ce qu'un professeur, alerté par le bruit, vienne distribuer généreusement des punitions qui ne faisaient aucune distinction entre les Canadiens et les Anglais.

À force de se battre contre leurs camarades anglais, les cinq amis avaient fini par les connaître. Lionel s'était même un peu lié avec deux ou trois d'entre eux, dont un garçon dont on avait fini par oublier le prénom. Son nom de famille étant Cavanagh, tout le monde l'appelait

Cave. Sa mère était canadienne-française et il parlait français. Devant cette amitié naissante avec une tête carrée, Armand brocardait son frère, Esioff haussait les épaules, Arthur approuvait discrètement et Paulo ne disait rien.

Armand et Lionel s'aimaient, se jalousaient, se battaient, se réconciliaient et ne toléraient, de la part des étrangers, aucune critique contre l'autre. Quand ils étaient en désaccord sur une question importante, ils attendaient la visite de leur grand-mère, qui venait à Montréal quatre ou cinq fois par année, pour lui soumettre leur litige. L'arbitrage de grand-mère les émerveillait toujours, et la pilule que l'un ou l'autre devait quelquefois avaler leur semblait toujours enrobée de douceur.

Quand ils eurent fini leur cours commercial, Lionel et Armand n'eurent pas à se chercher du travail longtemps. Les relations de M. Couture firent merveille et Lionel se retrouva second comptable dans une grande étude d'avocat, rue Saint-James, qu'il prit tranquillement l'habitude d'appeler rue Saint-Jacques, même devant son père, qui levait alors un sourcil étonné. Quant à Armand, il se vit confier la tenue de certains livres de la Montreal Street Railway Company.



Un soir de janvier 1911, M. Couture, levant soudain la tête de son journal, annonça :

– Lionel et Armand, vous m'accompagnerez demain soir au Cercle.

Voyant la mine ahurie de ses enfants, il ajouta :

– Vous avez maintenant un emploi honorable, vous avez presque vingt ans, et mes amis me demandent toujours des nouvelles de vous. Il est grand temps que vous rencontriez les gens qui comptent à Montréal.

Il s'arrêta un bref moment, puis reprit :

– C'est d'ailleurs un peu pour cela que vous allez m'accompagner demain. Le Cercle a invité M. Bourassa à venir nous parler de son nouveau journal. Je crois que M. Lavergne et peut-être M. Olivar Asselin seront aussi présents.

Lionel et Armand se regardèrent : depuis plusieurs mois déjà, dans les bureaux et dans les cafés, on ne parlait que de la campagne que Bourassa menait vigoureusement dans les pages du *Devoir*, on prenait position avec passion pour ou contre le journaliste.

Le lendemain soir, dans une grande salle meublée de fauteuils de cuir et aux fenêtres habillées de rideaux de velours rouge retenus par des embrasses dorées terminées par des glands, Lionel et Armand se retrouvèrent au milieu de quelques dizaines d'hommes sérieux, dont certains portaient le lorgnon. Ils bavardaient avec animation et M. Couture, circulant d'un groupe à l'autre, présentait ses deux enfants. On les accueillait avec des sourires, des tapes dans le dos, des exclamations : « Ah ! Couture ! Vous ne nous aviez pas dit que vous aviez de si beaux spécimens de la race ! » Le père des jumeaux se rengorgeait en tâchant de prendre un air modeste.

Au bout d'une demi-heure, un grand bruit se fit à l'entrée. Henri Bourassa venait d'arriver. Il fut vite entouré par ces messieurs et il fallut que le président du

Cercle donne de la voix pour que le silence se fasse et que Bourassa puisse enfin prendre la parole. Le journaliste parla longuement. Lionel et Armand, fascinés par le prestige du grand homme, l'écoutèrent traiter, en phrases cadencées, de la nécessité pour les Canadiens de se montrer solidaires, partout au Canada, « afin de protéger les intérêts de notre nationalité et de développer ce pays que nous avons créé ». La voix quelquefois s'enflait, déferlait sur la foule attentive, et les jumeaux frémissaient dans une commune exaltation avec les messieurs sérieux et cravatés.

Bourassa, au terme de son allocution, assura son auditoire que son journal défendrait partout et toujours les intérêts des Canadiens. Quand il eut fini de parler, on l'applaudit, on l'entoura, on lui prit les mains, on le félicita. M. Couture en profita pour pousser ses deux fils en avant.

– Monsieur Bourassa, permettez-moi de vous présenter mes enfants, Lionel et Armand.

Les jumeaux virent se tourner vers eux le visage long à l'immense front dégagé. Bourassa avait les cheveux courts, et sa barbe taillée en pointe ne portait pas ombre à la moustache broussailleuse qui se prolongeait fièrement des deux côtés de la bouche. Le nez, solide, fort et droit, séparait de longs méplats étroits, que rétrécissait encore la barbe. Les yeux, petits et que plissait un sourire, étaient inquisiteurs.

– Ah, monsieur Couture, dit-il en serrant la main des jumeaux, l'on doit être un père heureux et comblé quand on a des enfants d'aussi fière allure ! Quant à moi, devant une telle jeunesse, je ne puis qu'être tranquille pour l'avenir du Canada.

Puis il se détourna, déjà sollicité par plusieurs personnes.

Plus tard, ce soir-là, en quittant le Cercle dans l'obscurité, Lionel et Armand eurent la surprise d'entendre leur père siffloter pour la première fois. Lionel était, pour sa part, fier et impressionné. À ses côtés, silencieux, le visage béat, Armand semblait hypnotisé.

Ce fut quelques mois après cette soirée mémorable que Lionel et Armand firent la connaissance de Justine.

CHAPITRE II

*L*a mer, partout. Elle m'entoure de partout. Le ciel est bas, gris. Cette pluie, fine, pénétrante... Comme là-bas. Il pleuvait toujours, là-bas. On était trempés tout le temps, là-bas... Et même quand il cessait de pleuvoir, l'eau était dans nos bottes, elle imbibait nos habits, elle rongait nos os.

Là-bas... Maintenant, c'est là-bas... Tout le monde dit que c'est fini, que c'est du passé, qu'il faut oublier, qu'il faut se tourner vers l'avenir, qu'il faut être... optimiste. On me regarde avec gentillesse. Ce marin, qui, chaque fois qu'il passe ici, sur le pont, s'arrête, me dit deux mots, veut m'obliger à lui répondre. J'ai envie de hurler. Qu'il le garde, lui, son sourire, qu'il s'engluie, lui, dans son optimisme, qu'il me foute la paix, il est resté tout le temps sur son bateau, il me parle parfois des alertes, mais que sait-il des alertes, que sait-il de la tension, des nuits sans sommeil, de l'eau, de la boue, des obus, des gaz, des shrapnells, de la souffrance, de la mort?

Je ne veux pas lui répondre. Je ne veux pas répondre aux autres, qui s'arrêtent aussi quelquefois, qui veulent

m'encourager, qui ne savent comment m'aborder, comment agir avec moi. Leur maladresse... Ils finissent par se lasser, ils se détournent, ils me quittent, avec un petit air de commisération. Ils soupirent discrètement. Je les entends chuchoter entre eux: «Pauvre Couture, il est très amoché... Pourtant, l'air du large devrait lui faire du bien... Bah, le temps va arranger cela.»

Le temps... Le temps qui durait, là-bas... Qui s'étirait à l'infini, qui grignotait notre énergie, qui sapait notre moral, qui fouaillait notre corps, notre cerveau, de mille souffrances, de mille peurs, qui étendait devant nous la morne plaine de l'eau, de la pluie, des champs imbibés, des tranchées effondrées, du ciel qui rejoignait la terre, jusqu'à ce qu'enfin il se contracte soudain, le temps maudit, qu'il explose, que retentisse le coup de sifflet du major, qu'à mon tour je tire mon pistolet de ma ceinture, que je siffle, que je saute de la tranchée, pour trébucher dans un trou, pour zigzaguer entre les barbelés... Le temps, qu'en savent-ils, eux, du temps de là-bas?

Hier, on m'a amené de nouveau ici, sur le pont, on m'a assis dans cette chaise longue, on m'a emmitouflé dans une épaisse couverture. Le soleil était chaud, la brise légère. J'ai commencé à somnoler. Soudain, Cave est venu s'asseoir ici, à côté de moi. Il était installé sur une chaise droite et me regardait. Il me regardait sérieusement, intensément. Puis, deux larmes ont coulé sur ses joues et, au fur à mesure qu'il pleurait, ses yeux ont commencé à se liquéfier, ses orbites, à se creuser, deux trous noirs les ont remplacés et ses larmes ont changé de couleur, elles sont devenues rouges, c'était du sang, tout d'abord quelques gouttes, puis une coulée de sang, des

rigoles de sang qui ruisselaient sur son visage, puis elles sont tombées à terre et le sang a commencé à s'étaler autour de moi, puis il a atteint mes pieds, une mare de sang à mes pieds, puis elle a commencé à monter le long de mes jambes, puis elle a grandi, c'est devenu un lac, j'étais au milieu d'un lac de sang, le sang a atteint ma gorge, ma bouche, il a commencé à m'étouffer, à me noyer, je me noyais dans le sang, je me noyais dans une mer de sang, et, pendant ce temps, Cave me fixait de ses deux trous noirs d'où coulait un lent fleuve sanguinolent...

J'ai hurlé. Depuis trois jours que j'étais sur ce paquebot, je n'avais pas ouvert la bouche. J'ai hurlé, ce fut comme une onde de choc sur le pont, ils se sont tous précipités vers moi, et le major Vanier, qui me connaît bien et qui est du voyage avec nous, s'est approché aussi vite qu'il a pu, appuyé sur ses béquilles. Il s'est penché vers moi et m'a dit: « Ça va, Lionel, ça va... C'est fini, maintenant. On retourne au pays. On retourne au Canada. » Je l'entendais, mais je ne cessais pas de hurler, je me débattais, la couverture qui m'enveloppait est tombée, je secouais la tête de droite à gauche comme un métronome, et je continuais à hurler.

Soudain, elle est arrivée. Elle avait dû quitter le pont un bref moment et quelqu'un avait dû courir la chercher. Elle a fendu la petite foule qui m'entourait, elle s'est agenouillée à côté de moi et elle m'a serré dans ses bras. Les autres se sont écartés. Ce qu'elle faisait n'était pas convenable et certains ont tourné la tête ou se sont éloignés. Mais je sais qu'elle s'en fichait. Elle n'a rien dit, elle s'est mise à genoux, elle m'a serré dans ses bras, fort, de plus en plus fort...

J'ai cessé de trembler. J'ai tourné la tête, Cave n'était plus là et il n'y avait plus de sang autour de moi. Je me suis affaissé et j'ai commencé à pleurer. Elle a continué à me serrer en me caressant la tête, les cheveux, le cou.

Aujourd'hui, elle est là. Elle est à l'autre bout du pont, appuyée à une rambarde. Les mouettes piaillent tout autour des cheminées qui crachent une fumée noire. Je me demande vaguement pourquoi elles sont toujours là, après plus de trois jours de navigation. Peut-être que l'Irlande n'est pas encore trop loin...

J'ai bougé sur ma chaise, pour la voir. Elle contemplant la mer, mais je savais qu'elle se tournait de temps en temps vers moi, pour me regarder, pour me sourire, discrètement mais franchement.

Le soleil brille encore aujourd'hui. La mer calme est une lave en fusion. Je ne distingue pas très bien ses traits, car je suis aveuglé par la réverbération de la lumière sur l'eau. Mais je vois très bien sa silhouette, qui se découpe nettement, en ombre chinoise, contre le miroir liquide et incandescent de l'eau et du ciel unis dans le même flamboiement lumineux.

Je suis ému. J'aime cette silhouette, mince et petite, mais que je sais solide. J'ai commencé à rêvasser, ma pensée s'effiloçait lentement. Là-bas revenait quelquefois me hanter, voulait s'insinuer en moi, mais, je ne sais pourquoi, cette silhouette que j'admirais me faisait dériver vers autre chose, vers ailleurs. Des fragments de souvenirs tentaient de se former dans ma tête, de se cristalliser dans ma mémoire.

Ils repoussaient avec peine le martèlement de l'horreur de là-bas, mais peu à peu ils m'amenaient vers un autre monde, un autre soleil que celui qui faisait flamber la mer...

Je me retrouvai soudain à Montréal. C'était un beau matin de printemps, la neige avait presque complètement fondu, on avait troqué les lourdes canadiennes pour des capotes plus légères, les femmes avaient abandonné leurs manteaux de fourrure pour des jaquettes souples, qui les moulait et les rendaient désirables, après la longue hibernation des mois de froid.

Le soleil brillait. Soudain, j'ai vu Justine. Elle était enveloppée dans son manteau et, comme elle venait à contre-jour, je n'ai distingué d'abord que sa silhouette. Mais je l'ai tout de suite admirée...

Comme j'admire, aujourd'hui, cette silhouette appuyée à la rambarde. L'ai-je aimée parce que, inconsciemment, au début, elle me rappelait Justine?

Qui sait?



Les semaines qui suivirent la rencontre d'Henri Bourassa au Cercle furent passionnantes pour Lionel et Armand. Les deux jeunes gens n'avaient pas hésité à dire à leurs camarades de bureau et à leurs amis, sur un ton détaché, comme s'il s'agissait d'un détail sans importance et qu'on devait se dépêcher de partager avec les autres pour ne plus en parler: « Bourassa? C'est peut-être, c'est sûrement

un grand homme, mais il est très simple... Comment, tu ne sais pas? Oui, oui, je l'ai rencontré. Au Cercle, un soir. Nous avons un peu bavardé... Nous le reverrons sûrement. D'ailleurs, il a dit que l'avenir du pays dépendait de jeunes gens comme nous... »

Les deux frères, qui s'intéressaient déjà aux grandes questions touchant le pays et la « nationalité », comme disait Bourassa, se mirent à lire encore plus attentivement les journaux. Armand, que le souvenir de sa rencontre avec le grand journaliste plongeait dans une véritable transe, dévorait *Le Devoir*. Lionel se montrait plus éclectique et parcourait aussi bien *Le Devoir* que *La Presse*, *Le Canada* ou *La Patrie*.

Le printemps arriva sans crier gare. En quelques jours, au début de mai, le vent tiède avait fait fondre les bancs de neige et avait nettoyé la boue glacée et grise qui engluait les bottes et qui, le soir, faisait dérapier et glisser. Comme chaque printemps, la ville se mit à revivre avec une rage, une frénésie, une vitalité qu'avaient exacerbées les longs mois de noirceur. Les robes fleuries, les chapeaux coquettement posés sur la tête, les manteaux souples embellissaient les femmes, qui marchaient d'un pas plus léger, plus ondulant, sur les trottoirs enfin dégagés.

Un samedi de plein soleil, Lionel et Armand virent une jeune femme qui sortait d'une mercerie, rue Sherbrooke, non loin de la rue Panet. Fit-elle un faux pas? Mit-elle le pied sur un dernier fragment de glace qui avait résisté au soleil en se réfugiant à l'ombre, dans un coin, contre le mur? Toujours est-il qu'elle perdit l'équilibre et tomba assez lourdement sur le sol.

Les deux jeunes hommes se précipitèrent pour la relever. Elle était fort embarrassée et les remercia avec effusion. Les jumeaux eurent à peine le temps d'apercevoir un joli minois, un petit chapeau joliment incliné sur des cheveux courts et ondulés, des yeux noisette. La demoiselle partait déjà, avant même que les garçons aient eu le temps de lever leurs chapeaux pour la saluer.

La demeure de la famille Couture, rue Panet, n'était pas très éloignée de la mercerie devant laquelle l'incident avait eu lieu. Lionel et Armand revinrent au même endroit le samedi suivant, à la même heure. Ils virent la jeune femme sortir de la boutique. Ils s'empressèrent de s'éloigner de quelques pas pour revenir sur le trottoir en lui faisant face. Au moment où ils passaient à côté d'elle, ils lui adressèrent un galant coup de chapeau. Surprise, elle leva les yeux, les reconnut et leur sourit. Lionel, qui avait deviné dans la main de la jeune fille un sac de nourriture, lui demanda si elle allait dîner. Elle se rendait en effet au parc voisin, pour manger, avant de retourner l'après-midi à la mercerie, où elle travaillait.

Quelques jours plus tard, les jumeaux étaient au parc, un sac de sandwiches et de fruits à la main. Ils virent arriver la jeune fille. Ils s'assirent sur le même banc, firent connaissance, bavardèrent un peu, puis la belle mercière dut les quitter pour retourner dans sa boutique.

Les deux frères la revirent de nouveau au parc. Ces rencontres devinrent vite une habitude et, chaque fois qu'ils le pouvaient, ils s'asseyaient tous les trois au soleil tiède pour bavarder.

Elle s'appelait Justine. Elle avait dix-neuf ans et travaillait comme vendeuse depuis quelques années déjà, après avoir fini son cours élémentaire. Elle habitait avec sa mère,

veuve depuis peu, assez loin de la mercerie et se rendait à la boutique en tramway. Ses journées de travail étaient très longues, mais elle ne s'en plaignait pas, car, à force de vendre des colifichets, des tissus froufrouants et des robes soyeuses aux bourgeoises de Montréal, elle avait fini par entrer dans leur intimité. Certaines clientes l'invitaient chez elles pour des essayages spéciaux, on lui donnait discrètement de généreux pourboires et la jeune femme préférait mille fois son sort à celui de ses amies sténographes ou secrétaires, enfermées dans de sombres bureaux.

Les mois passèrent. Justine et les jumeaux se voyaient maintenant de façon régulière. On finit par se rencontrer en dehors des heures de lunch, dans d'autres parcs, presque toujours le dimanche.

Un jour, les deux frères invitèrent leur nouvelle amie au parc Sohmer. On s'y retrouva tôt le matin et Lionel refusa galamment de laisser Justine, qui sortait déjà ses dix sous, payer son droit d'entrée au guichet. La journée se passa à rire, à jouer, à frissonner en montant dans les manèges qui grimpaient en ahanant sur leurs rails avant de plonger, à une vitesse effrayante, dans le vide. Justine, qui criait de peur, s'accrochait alors aux bras de Lionel et d'Armand, qui l'encadraient.

Quand on voulait se reposer, la terrasse permettait de siroter une *lager* légère en contemplant le fleuve, les voiliers qui battaient de l'aile devant un transatlantique et le bac qui, chaque quart d'heure, amenait des foules venues de l'île Sainte-Hélène.

En fin d'après-midi, les trois jeunes gens allèrent écouter un orchestre de cuivres dans le Grand Pavillon, avant de quitter à regret le parc et d'admirer, au-dessus

de l'entrée, la guirlande d'ampoules électriques qui dessinait son nom dans la pénombre grandissante du crépuscule.

On prit l'habitude de se retrouver ainsi, les dimanches, au parc Sohmer ou au parc Dominion, où les manèges et les installations étaient plus modernes que ceux du Sohmer. Ce dernier continuait pourtant d'attirer des foules de fidèles, car on y avait une vue imprenable sur le fleuve. Justine, qui savait que l'on cancanerait bien vite si on la voyait toujours seule avec les deux jeunes hommes, invita quelques amies à l'accompagner et les jumeaux furent bientôt entourés d'un essaim papillonnant de jeunes filles.

Un jour que la bande joyeuse se trouvait au parc Sohmer, elle rencontra Arthur, Cave et Paulo qu'y avait attirés la réputation de Victor Delamarre. L'homme fort devait se mesurer à un lutteur venu de Mongolie, un monstre, disait-on, tout velu, vicieux et sauvage, et le public montréalais, frémissant, était impatient d'assister au choc des titans.

Quand les amis du Mont-Saint-Louis se retrouvèrent, et que les jumeaux présentèrent les jeunes filles à leurs anciens condisciples, on eut vite fait d'oublier les hommes forts, canadiens ou mongols. On se rendit à la terrasse, pour mieux faire connaissance, et Arthur et Cave ne tardèrent pas à vibrionner autour de Joséphine et Marie, les amies de Justine.

Les garçons ne se contentèrent bientôt plus des sorties au parc Sohmer, au parc Dominion ou aux jardins Viger. Ils invitèrent les demoiselles aux danses et, tard dans la nuit, on tournoyait au son des orchestres. Et quand, parfois, au hasard d'une virevolte trop rapide ou

d'une glissade incontrôlée, les garçons frôlaient une hanche ou heurtaient une épaule, ils frissonnaient.

Les semaines, les mois passèrent. Justine, qui appelait les jumeaux « ses bons camarades », distribuait équitablement ses sourires à Lionel et Armand. Les deux garçons étaient sous son charme, car elle était gaie, vive, légère, riait souvent et ses yeux noisette, quand elle les plissait en un sourire mi-moqueur, mi-affectueux, étaient irrésistibles. Quelquefois, cependant, quand elle ne se croyait pas observée, elle fixait Lionel et une lueur passait dans ses yeux. Un jour, Armand surprit ce regard. Le garçon fronça les sourcils.

Les sorties s'espacèrent, car l'automne s'avancait. Les jumeaux retrouvaient pourtant Justine et ses amies à la messe et, quand les fidèles se réunissaient au sous-sol de l'église, pour une fête patronale ou pour célébrer les temps forts de l'année liturgique, ils pouvaient bavarder avec la belle brune, lui sourire, l'admirer, perdus dans la foule des dames endimanchées et des messieurs aux cols durs.

Lionel et Armand sentaient cependant un malaise s'installer entre eux. Ils n'osaient pas se le dire, mais Justine les troublait. La gaieté inaltérable de la jeune fille, sa taille de guêpe, ses blouses qui soulignaient discrètement une poitrine petite et ferme, ses jupes qui virevoltaient autour de mollets bien galbés et de chevilles fines, tout en elle les attirait.

Chacun d'eux savait aussi que l'autre était séduit, charmé par la jeune femme. Une pensée inquiétante s'insinuait en eux et ils se demandaient : se pourrait-il que mon frère devienne un rival ? Se pourrait-il que celui

à côté de qui j'ai grandi, avec qui j'ai joué, contre qui je me suis battu, avec qui je me suis réconcilié, sur qui j'ai toujours compté, devienne un concurrent, pire, un ennemi? Ils n'osaient s'en parler directement, mais parfois, malgré eux, une allusion leur échappait.

– J'ai l'impression que la belle Justine t'est tombée dans l'œil, dit un jour d'un ton badin Armand à son frère.

– Je crois bien, mon cher, que c'est toi qu'elle ne laisse guère indifférent, riposta Lionel.

Ils firent semblant de rire et décidèrent d'en rester là.

Une autre pensée, plus sournoise, plus terrible, commença à faire son chemin dans leur esprit. Il était clair que Justine, elle aussi, aimait leur compagnie. Mais avait-elle une préférence? Commença-t-elle à aimer l'un ou l'autre? Elle ne pouvait certes pas aimer les deux, se disaient-ils, même s'ils en auraient été soulagés. Ils sentaient confusément que cela aurait réglé, pour le moment du moins, leur dilemme. Ils revenaient vite à la réalité: non, elle ne pouvait aimer les deux à la fois. Alors, qui? Qui préférerait-elle? Et les jumeaux, effarés, se rendirent compte que le regard qu'ils jetaient l'un sur l'autre, sur leur frère, sur le plus proche des proches, changeait peu à peu, se teintait de méfiance. Une question leur martelait l'esprit: si c'est lui qu'elle préfère, pourquoi? Pourquoi pas moi?

L'automne et l'hiver furent ainsi longs et tristes. Les deux frères s'absorbèrent dans leurs emplois. Mais quand ils retrouvaient Justine, leur regard brillait plus fort, leur cœur se mettait à battre, avant que le soupçon ne s'insinue de nouveau entre eux et que leur joie ne vire à l'amertume.

Quoique imperceptible au début, Justine avait vite perçu ce changement. Elle avait tout de suite deviné les

causes du malaise de ses amis. Elle tâchait de les traiter également, mais les mêmes questions, le même conflit la tourmentaient.

Elle trouvait Lionel plus décidé, plus vif, plus... comment dire? intéressant. Il n'hésitait jamais à prendre la parole, il parlait de tant de choses nouvelles... Non pas qu'Armand ne fût pas gentil, il était lui aussi très gai, très sympathique, mais enfin, Lionel... Et puis, même s'ils se ressemblaient au point de déconcerter ceux qui les rencontraient pour la première fois, elle avait appris, elle, à voir des différences, ce regard de Lionel plus intense, cette lèvre mieux dessinée, la moustache mieux taillée, l'épaule plus carrée, plus musclée...

Et la jeune fille sentait monter en elle un grand trouble. Elle ne pouvait plus se le cacher, elle aimait Lionel, tout en étant attachée à Armand. Elle ne pouvait toutefois rien dévoiler, car elle sentait s'installer entre les deux frères une raideur, grandir une colère dont elle ne voulait pas être la cause, qu'elle ne voulait pas attiser.



Un matin glacial du début de 1913, M. Couture, qui parlait maintenant plus volontiers avec ses grands garçons, surtout de politique, revint à la maison tout excité. Il avait appris que les associations patriotiques et nationalistes s'apprêtaient à tenir, au Monument-National, une grande assemblée d'appui aux Canadiens français de l'Ontario.

Lionel, Armand et tous leurs amis étaient au courant des débats qui agitaient la province voisine. Les

journaux de Montréal avaient souligné le sort inique réservé à leurs frères de l'Ontario. Le gouvernement ontarien avait promulgué, quelques mois auparavant, un règlement qui empêchait les Canadiens de la province d'être éduqués en français. Les quotidiens de Montréal et de Québec avaient vivement protesté. Les éditorialistes fulminaient : on voulait porter atteinte à la race française en Ontario. On voulait, du même coup, affaiblir la foi catholique romaine, car le combat de la langue, c'était le combat de la foi, et c'était aussi le combat de la race.

Les Canadiens étaient indignés. Était-ce encore un complot des Anglais contre la nationalité canadienne-française ? N'allait-on jamais cesser de se battre pour conserver la langue, pour déjouer les orangistes et leurs machinations ? En attendant, il ne fallait pas laisser à ces derniers le plaisir de triompher contre nos frères de l'Ontario, car leur combat était le combat de tous, partout au pays. On s'était ainsi échauffé, dans les cercles canadiens de Montréal, de Québec et de toute la province. De tous les partis fusaient les appels à la solidarité avec les Canadiens de l'Ontario. Des voix puissantes commençaient à se faire entendre, partout dans la province, pour appeler à la mobilisation, et notamment celle d'Olivar Asselin, le grand journaliste.

Les jumeaux vibraient à ces nouvelles. Il fallait se tenir debout, lutter, résister... Ils se grisèrent déjà à l'idée d'une lutte au coude à coude avec ces Canadiens de l'autre province, ces descendants des pionniers qui avaient quitté la vallée du Saint-Laurent pour faire du Canada, de tout le Canada, un grand pays français.

Le soir du meeting, la grande salle du Monument-National était pleine à craquer. Des Canadiens venus exprès de Trois-Rivières, de Québec et d'Ottawa s'ajoutaient aux centaines de Montréalais qu'indignait l'injustice faite aux frères de l'autre côté de la rivière des Outaouais. La foule compacte se pressait dans les couloirs de l'édifice, avant de s'écouler lentement dans la grande salle. De jeunes dandys, à l'élégance voyante et maniérée, se mêlaient aux messieurs graves, dont certains portaient des redingotes et des hauts-de-forme. On s'abordait avec joie, on s'interpellait, on se serrait la main avec effusion. Quelques personnages importants étaient venus d'Ottawa pour la circonstance. On les entourait, on les pressait. C'étaient les héros du jour, on leur promettait un appui indéfectible, on leur tapait dans le dos, on protestait que la race entière les soutenait dans leur combat contre l'injustice.

La soirée commença. Les animateurs présentèrent au public les personnalités. Deux ovations prolongées accueillirent en particulier la mention des noms d'Henri Bourassa et du sénateur Belcourt, de l'Ontario. Les orateurs se succédèrent sur la scène. M^{gr} Gauthier, l'auxiliaire de M^{gr} Bruchési, l'archevêque de Montréal, et le délégué du premier ministre Gouin, qui furent les premiers à prendre la parole, assurèrent la foule que l'Église et le Québec n'abandonneraient jamais le combat. Les représentants de Québec et de Montréal renchérirent en offrant à leurs amis d'Ottawa et des autres villes ontariennes leur solidarité dans la défense du français.

La foule écoutait, s'agitait, murmurait, applaudissait. Pourtant, on sentait une certaine impatience. Il fallait, bien sûr, manifester de la déférence à l'égard des repré-

sentants de l'Église, de la Province et de la Ville, mais ce n'étaient pas eux qu'on était venu écouter.

Ce fut ensuite le tour des Ontariens, Samuel Genest, l'âme même de la résistance, le « petit père Charlebois », et puis le sénateur Landry et, surtout, le sénateur Belcourt. On écouta ce dernier avec sympathie, avec intérêt, avec chaleur. Quand on l'applaudissait, on acclamait aussi ses frères de l'Ontario. Mais ses propos, tout relevés qu'ils fussent, n'étaient qu'un prélude, l'avant-propos, solide certes, mais insuffisant, du discours que tous attendaient.

Bourassa finit par se lever. Une ovation monstre accueillit l'orateur quand il monta sur la scène. D'un geste de la main, il imposa le silence aux deux mille partisans. La salle, qui bourdonnait tantôt d'un murmure fait de mille toussotements, de mille chuchotements, devint soudain calme, attentive... Les gens s'étaient redressés dans leurs fauteuils, le visage tendu, le torse projeté en avant.

Bourassa commença, comme à son habitude, sur un ton posé, presque familier. Il parla de l'histoire des Canadiens dans ce pays qu'ils avaient découvert, qu'ils avaient défriché et peuplé, qu'ils avaient exploré jusqu'aux Rocheuses et jusqu'à la Louisiane.

— Cette histoire, dit-il, nous donne des droits. Ces droits sont inaliénables. Ces droits sont ceux de notre foi, tout d'abord, mais aussi de notre langue, car cette langue est ce qui nous distingue comme race. Et notre race utilise cette langue pour créer, non seulement sur les rives du Saint-Laurent, mais aussi sur les rives de l'Ouataouais, sur les rives de tous les fleuves du Canada, et

partout dans ce vaste et grand pays, une civilisation française.

Il marqua une pause, laissa errer son regard sur l'assistance qui l'ovationnait.

– Les gens qui veulent limiter les droits de nos frères en Ontario, reprit-il quand le calme fut revenu, veulent créer une barrière entre Anglais et Français. Il faut, martelait-il, abaisser cette barrière. Il faut créer un patriotisme canadien qui unit les deux races. Il faut isoler ceux qui veulent nous isoler.

L'orateur s'était échauffé. Au fur et à mesure que ses phrases se développaient, sa voix s'enflait, ses gestes devenaient plus amples. Il tambourinait du poing sur le lutrin dressé devant lui, il semblait porté par une houle qui projetait tout son corps en avant. La salle était hypnotisée. Elle vibrait aux mots, aux gestes, à l'éloquence de Bourassa. Elle l'interrompait de mille applaudissements, de vivats, de cris, et l'orateur laissait retomber la vague, attendait que le silence se rétablisse, dominant la foule d'un regard impérieux, puis poursuivait, présentait ses arguments qui s'emboîtaient les uns aux autres comme une table gigogne. Et cette éloquence chaleureuse et persuasive, ce magnétisme irrésistible qui soulevait la foule avant de la calmer pour la soulever de nouveau était comme une vague d'exaltation portée toujours plus haut. Et les milliers de Canadiens réunis au Monument-National sentaient leur cœur battre à l'unisson de celui du journaliste.

– Quelle différence, lança Bourassa, entre l'Ontario sous le régime scolaire imposé par le Règlement 17 et l'Alsace et la Lorraine occupées par les Prussiens? Les orangistes ontariens affichent un comportement dominateur plus prussien encore que celui des Prussiens!

On devinait que la péroraison approchait. Bourassa parlait maintenant de la nécessité pour tous les Canadiens de s'unir. Le combat des Ontariens était aussi le combat des Québécois. Leur victoire, dit-il, serait aussi la nôtre, et leur défaite nous affaiblirait.

Il se tut quelques instants, puis reprit :

– Si les faubourgs français des autres provinces du Canada tombaient, la forteresse du Québec serait en grand danger.

Et, quittant l'estrade, il alla donner la main, de façon ostensible, au sénateur Belcourt.

La salle trépidait. Tout le monde était debout, on se serrait la main, on quittait les sièges pour entourer de nouveau les représentants de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario. Surtout, une foule s'était précipitée vers l'avant, pour entourer Belcourt et Bourassa. Lionel, pris dans un tourbillon de gens, fut séparé de son père et d'Armand. Il retrouva, dans les couloirs du Monument-National, quelques amis, quelques connaissances, avec qui il engagea la conversation. Il était près de la sortie et savait qu'il rejoindrait là son père et son frère.

La soirée s'étirait, l'édifice était presque vide maintenant, et Lionel attendait encore M. Couture et Armand. Intrigué, il partit à leur recherche, longea un des corridors latéraux et découvrit, dans une salle d'attente meublée de quelques fauteuils, Henri Bourassa debout entouré de quelques messieurs, dont la plupart étaient très jeunes. Au milieu d'eux, son père et Armand paraissaient fort animés et parlaient avec vivacité au journaliste.

Les responsables invitèrent le petit groupe à quitter la place, car le Monument-National devait fermer ses portes. M. Couture et ses enfants se retrouvèrent dans les rues

glacées de Montréal. Lionel était surpris: son frère semblait tout guilleret et, à la lumière jaunâtre d'un réverbère à gaz, il crut voir sur son visage un petit air mystérieux.

– C'était magnifique! dit-il. Le sénateur Belcourt a bien parlé, mais Bourassa a tout dit. Il faut absolument défendre notre peuple et notre langue...

M. Couture et Armand approuvèrent.

– Et de quoi avez-vous parlé, à la fin de la soirée? reprit Lionel après un moment de silence.

– Oh, de tout et de rien, répondit Armand. De ce qu'il avait dit, de la défense de la langue.

– C'est tout? fit Lionel, que les cachotteries de son frère agaçaient.

– Non, ce n'est pas tout. Pour tout te dire, j'ai longuement bavardé avec Bourassa.

– Et...?

– Il m'a invité...

– Invité à quoi?

– À me joindre à lui, à travailler avec lui.

– Travailler avec lui? Où? Comment?

– Oui, à travailler avec lui, dit Armand, un tremblement d'excitation dans la voix. Quand j'ai finalement pu m'approcher de lui, à côté de papa, dans la petite salle, il m'a reconnu. « Ah, monsieur Couture, m'a-t-il dit, je vois bien que vous êtes de l'étoffe de votre père, de l'étoffe des bons et vrais Canadiens, puisque vous êtes venu participer à ce devoir d'aide et d'appui à nos frères de race. » Tu te rends compte? Il m'a appelé monsieur Couture.

– Et ensuite?

– Je lui ai dit à quel point j'avais aimé son discours, et combien je souhaitais, moi aussi, aider mes frères de race. Il m'a alors regardé pendant quelques instants, en

silence, puis il m'a dit: «Eh bien, vous pourriez peut-être nous donner un coup de main au *Devoir*.» Et il a ajouté: «Si, bien entendu, Monsieur votre père est d'accord.»

– Et papa... il est d'accord?

– Eh bien, intervint M. Couture, j'ai indiqué à M. Bourassa qu'Armand travaillait déjà. Il a compris et a dit que ton frère pourrait aller au *Devoir* seulement en fin de journée, pour y passer une heure ou deux, et qu'il y aurait toujours moyen de l'occuper.

– Tu te rends compte? lança Armand. Je vais travailler avec Bourassa! Je vais le voir tous les soirs, si je veux!

Et, dans le silence et l'obscurité de la nuit, la voix du jeune homme résonna, fière, triomphante.